



Arnaud Rykner

l'île du lac



la brune

Présentation

L'île est au milieu du lac.
Le lac au milieu des montagnes.
Sur l'île il y a une maison, comme une île dans l'île.
Un homme vit là.
Le temps en ces lieux pourrait être celui de l'éternité.
Une vie parfaite, achevée, qui pourrait tenir dans un *biseki*
ou une pierre de rêve.
C'est le récit qu'en fait Arnaud Rykner.
Avant de faire celui de la fin d'un monde.

Écrit à Kyoto à la faveur d'une résidence à la Villa Kujoyama,
ce poème narratif se propose comme une rencontre intime
et fantasmée avec le Japon.

*Né en 1966, romancier et dramaturge, Arnaud Rykner vit à Paris.
Traduite en anglais et en italien, toute son œuvre romanesque est
publiée au Rouergue. Metteur en scène, il a monté des textes de
Cocteau, Sarraute, Maeterlinck, Koltès et Dominique Hubin. Il a égale-
ment édité le théâtre de Nathalie Sarraute dans la Pléiade.*

Du même auteur (romans, récits, théâtre)

Romans, chez le même éditeur

Mon roi et moi, 1999.

Je ne viendrai pas, 2001.

Blanche, 2004.

Nur, 2007 (Babel, n° 905, 2008).

Enfants perdus, 2009.

Le Wagon, 2010, Prix Jeand'heurs (Babel, n° 1193, 2013).

La Belle Image, 2013.

Dans la neige, 2016.

Également au Rouergue

Lignes de chance, mis en images par Frank Secka, 2012.

Théâtre

Pas savoir, Les Solitaires intempestifs, 2010, préface de Claude Régy.

Dedans dehors, coll. ThTr, publie.net, 2015, préface de Romain Jarry, postface d'Arnaud Maisetti.

Arnaud Rykner



l'île du lac

la brune au rouergue

Le projet *L'Île du lac* a bénéficié du soutien de la fondation Bettencourt-Schueller dans son action en faveur de la Villa Kujoyama.

Merci à Charlotte Fouchet-Ishii, Masako, Elena, Tomohiko et tout particulièrement à Satsuki Konoike, Lauriane Jagault et Ryuji, ainsi qu'à l'Institut français, pour leur accompagnement toujours efficace, amical et bienveillant à la Villa Kujoyama.

Merci à Laurent Pic, ambassadeur de France au Japon, de m'avoir ouvert les portes de la « Villa Claudel » sur les bords du lac Chuzen-ji.

Et, comme toujours, merci à Danielle D. et Michèle B. de m'avoir accueilli dans la chaleur de l'amitié au parc Saint-Joseph.

Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même, et ne rencontrer durant des heures personne, c'est à cela qu'il faut parvenir.

Rainer Maria Rilke

Il est rare que la majorité se place du côté de celui qui est seul.

Louis Soutter

J'ai beaucoup de compagnie dans ma maison – surtout le matin lorsqu'aucun visiteur ne passe me voir. [...] Je ne suis pas plus solitaire que le plongeur huard qui rit si fort au milieu de l'étang ; et pas plus solitaire que l'étang de Walden lui-même. [...] Le diable, en revanche, est bien loin d'être seul. Il reçoit beaucoup de monde. Il est légion. [...] Ce n'est qu'une fois perdus – ou, pour dire les choses différemment, une fois que nous avons perdu le monde – que nous commençons à nous trouver nous-même ; que nous comprenons où nous sommes, et que nous saisissons l'étendue infinie des relations que nous avons avec le monde.

Henry David Thoreau

Une note longue.
Qu'est-ce que c'est ?

Ça s'étire tout le long du lac.
Ça déchire l'air jusqu'aux montagnes.

Quelqu'un souffle, quelque part.

La note reprend, toujours la même.

On s'applique. On s'entête.

D'où ça vient ?

Ça part de l'île, puis ça traverse d'un bord à l'autre. Ça file sur l'eau.

On pourrait presque la voir s'étendre, toute blanche.

Elle est sans tache.

Encore la note.

Elle se répand,
se fond au vent,
touche la rive à fleur de sable,
obstinée, elle quitte le lac, monte la pente. Rien ne l'arrête.
Là-haut enfin elle va se perdre.

Quelqu'un la suit.

Alors seulement c'est le silence. Pas du silence exactement
mais c'est tout comme.

Vent, vagues, frottement des roseaux, craquement des bambous. C'est fait de tout ça.

On l'écoute aussi fort que la note. Quelqu'un l'a fabriqué
tout pareil.

Il est dans l'île.

L'île est au milieu du lac.

Le lac au milieu des montagnes.

Sur l'île il y a une maison, comme une île dans l'île, flottant juste au-dessus du sol.

On ne la voit pas d'abord. Elle se confond avec la terre et avec les arbres.

Mais devant la maison il y a un ponton. C'est comme une langue qui sort de la maison.

La maison tire la langue au lac, c'est ça. C'est ça.

Pour l'instant, on ne voit personne, ni sur le ponton, ni sur la grève de sable que cernent des rochers. On ne voit pas dans la maison. Et comme la note s'est tue, on peut croire qu'il n'y a personne. Que le vent. Que le lac. Les roseaux sur le bord et les bambous autour.

Les bambous, il y en a beaucoup. C'est un lac entouré de bambous et de montagnes. Un lac englouti. On ne peut pas savoir qu'il est là avant d'avoir franchi les bambous ou monté la montagne pour le voir par en haut. Mais il est là. À

le voir on ne peut plus en douter. Il occupe toute l'étendue
d'un bord à l'autre, né de l'effondrement d'un volcan.

Un lac vieux de millions d'années.

C'est le matin.

La surface mouillée de brume s'agite à peine. On l'entend qui se cogne à la rive, maintenant que la note s'est tue. On l'entend qui respire. Souffle lent de l'eau dans les roseaux, comme libéré par le silence retrouvé.

Quelque chose va venir. On ne sait pas quoi.

Mais le soleil paraît au-delà des montagnes, du côté de la mer. Vide parfait, entre les gouttes d'eau suspendues au-dessus du lac. Tout est ouvert. Tout semble attendre. Le jour vient.

Autour de l'île, des arbres plongent leurs branches dans l'eau. Ils arriment l'île au lac, comme si elle pouvait partir, dériver jusqu'aux bords. Mais les arbres tiennent bon. L'île ne bouge pas sur le lac. Seul le lac bouge, caresse l'île, la grève et le ponton – à moins que ce ne soit l'inverse. Peut-être est-ce l'île qui caresse le lac, le fait frémir.

Au pied du ponton, une barque se balance. Mouvement imperceptible. Elle se soulève légèrement, puis retombe, et

recommence. Léger frottement du bois contre le bois. Un bout de rame dépasse, fait signe. À l'intérieur, une vague plus forte parfois fait rouler l'écope que retient une corde.

La barque est longue, effilée. Elle s'avance vers le lac, comme si elle s'élançait déjà, immobile encore. Quelque chose se concentre, attend, se retient. On regarde, on ne sait pas d'où ça vient.

Les piliers du ponton s'enfoncent fermement dans le lac, c'est tout ce qu'on sait. Lorsqu'on monte dessus, on voit l'eau dessous, au fil des lattes disjointes. Mais ce bois-là rassure : pas de crainte de tomber. Et si l'on tombait, qu'est-ce que ça ferait ? On serait à peine mouillé tant le fond semble près.

Le bois est chaud déjà, avant même le soleil.

L'été approche.

Au bout du ponton, sept pas de pierre dessinant moins un chemin qu'une forme à peine distincte. Quoi ? Impossible de le deviner. Ça serpente jusqu'à la maison. Un oiseau, peut-être, le saurait.

Encore deux marches en bois et l'on est dans la galerie qui court tout autour. Si l'on y marche, elle chante.

Mais elle reste silencieuse.

Ce qui chante à présent, c'est la flûte des commencements, son son unique, à nouveau repris, tenu, jusqu'à épuisement du souffle dans le bambou.

Quand il se tait, on l'entend encore. On l'entend même mieux une fois qu'il s'est tu.

Il se prolonge indéfiniment, en chaque chose, chaque poutre du ponton, de la maison, chaque arbre de l'île, chaque